

17 Février 1905

LA
PREMIÈRE GRANDE PERSÉCUTION
des Vaudois



Publié par la SOCIÉTÉ d'HISTOIRE VAUDOISE
pour les enfants des Vallées.

17 FÉVRIER 1905



LA
PREMIÈRE GRANDE PERSÉCUTION
des Vaudois



*Publié par la Société d'histoire Vaudoise
pour les enfants des Vallées.*

Chers enfants des Vallées,

La même **Société d'Histoire Vaudoise**, qui vous présentait l'année dernière une étude sur **Pierre Valdo**, le fidèle témoin de l'Évangile à Lyon, dans le Dauphiné et dans nos Alpes Cottiennes, veut cette année encore vous offrir un souvenir pour le 17 Février.

Nous espérons qu'il sera pour vous et pour vos familles un gage de notre affection et de celle des consistoires de nos Eglises des Vallées qui en font généreusement les frais. Ne l'oubliez pas, chers enfants, et gardez-leur pour ce petit cadeau, qui dit beaucoup de choses dans un petit nombre de pages, une vive reconnaissance dans votre cœur.

Les récits qui vous sont présentés embrassent une plus longue période d'années que celle de l'histoire de Valdo et peut-être (si je me trompe, tant mieux!) aurez-vous un peu de peine à vous les rappeler tous. Lisez-les avec attention. Lisez-les avec vénération en pensant à ce que nos pères fidèles à l'Évangile ont dû souffrir précisément pour demeurer fidèles à leur foi et ne pas être les esclaves des hommes. Lisez-les avec adoration pleine de reconnaissance envers notre Dieu et Sauveur, qui a consolé et affermi nos pères sur les bûchers et dans les prisons, dans leur témoignage héroïque et constant, et qui souvent a forcé leurs ennemis à s'enfuir « épouvantés de toutes parts » et à « abandonner la place » de leurs tristes et cruels exploits.

Surtout, chers enfants, n'ayez dans vos jeunes cœurs, qui doivent s'ouvrir à l'Amour infini du Christ, aucun sentiment de haine ou de rancune même contre la mémoire de ceux qui ont persécuté nos pères vénérés, ni contre leurs descendants qui vivent tout près de nous, qui vivent avec nous, jouissant des mêmes libertés que Dieu nous a octroyées.

Si ces récits, si ces souvenirs douloureux, quoique glorieux pour les armes de nos ancêtres, devaient vous inspirer une ardeur belliqueuse quelconque contre les ennemis de notre foi évangélique, il vaudrait mieux les laisser sous presse sans les publier.

Vous devez aimer la paix dès votre jeune âge, la rechercher et la procurer chez vous et autour de vous, avec vos compagnons et vos condisciples. Ne soyez entre vous ni grossiers, ni brutaux, ni hâbleurs comme le Noir de Mondovì ou le colosse Sacchetti. Leur brutalité leur a coûté cher. Soyez soumis à vos parents comme le fut le Christ Lui-même: soyez forts, audacieux et hardis contre le mal et les mauvais conseils, mais remplis d'égards, de respect et d'amour pour ceux qui vous montrent le chemin de la paix.

Bonne fête de saine réjouissance, chers enfants, heureuse fête du 17 Février: fête de reconnaissance.

Votre ami, P. L.

PRÉSIDENT DE LA SOCIÉTÉ D'HISTOIRE VAUDOISE.



LA

PREMIÈRE GRANDE PERSECUTION

des Vaudois



Il y a un an, nous vous racontions ce que l'on sait de **Pierre Waldo** le fondateur de l'Église Vaudoise, et comment les Alpes Cottiennes ont servi de refuge à plusieurs de ses disciples, persécutés en divers pays.

Ceux qui s'établirent dans nos Vallées eurent aussi beaucoup à souffrir de la part de l'Église Romaine, qui établit le Tribunal de l'Inquisition pour les juger et les condamner. Les inquisiteurs eux-mêmes reconnaissent que les Vaudois lisaient assidûment la Bible et qu'ils étaient de mœurs plus pures que les Catholiques. De quoi donc les accusaient-ils? De ne vouloir obéir ni au Pape ni au prêtre. Et c'est pour cette raison que, une fois arrêtés, ils ne sortaient de la prison que pour aller au bûcher et y être brûlés vifs, pendant que les ministres du Pape s'emparaient de leurs biens, plongeant leurs familles dans un complet dénûment.

Les inquisiteurs commencèrent leur triste besogne en arrêtant ici un homme, là une femme, d'abord au Val Pérouse, puis dans les autres Vallées Vaudoises. Ils purent aussi se saisir de quelques Barbes. Nos ancêtres appelaient ainsi ces hommes qui, bravant de nombreux dangers, allaient de vallée en vallée, de Piémont en France, en Calabre et dans les Pouilles, pour instruire la jeunesse dans la crainte

de Dieu et fortifier les âmes abattues par les efforts cruels des adversaires de la vérité.

Parfois, les inquisiteurs, pour faire plusieurs prisonniers en même temps, se faisaient accompagner par des soldats, et alors des scènes affreuses venaient désoler et ensanglanter les vallons les plus paisibles. Ainsi lorsque les habitants de Pragela se virent assaillis, la veille de Noël, par des bandits altérés de sang. Ceux qui purent échapper au carnage n'eurent d'autre alternative que de se sauver, à travers les neiges, vers le col du Pis qui sépare leur vallée de celle de Saint-Martin. La nuit glaciale qu'ils durent passer sur ces hauteurs (2606 m.) coûta la vie à de nombreux enfants que leurs mères avaient en vain cherché à réchauffer contre leur sein.

Mais il serait trop long de rappeler tous les martyrs vaudois, qui, au cours des siècles 13^{me}, 14^{me} et 15^{me}, endurèrent courageusement les tourments de la torture et du feu plutôt que de renier leur divin Sauveur.

Nous voulons, cette année, arrêter surtout votre attention sur la **première grande persécution** que les Vaudois du Piémont durent affronter.

*
*
*

Les comtes de Luserne, auxquels appartenait toute la vallée du Péliis, avaient des châteaux dans chaque commune. Leurs demeures étaient, pour Bobi, au Ciestel et à Sibaud ; à l'entrée du Villar ils avaient le palais de Casapiana ; un fort château, orné d'une haute tour, occupait la colline qui domine la Ville de la Tour ; on trouvait un beau palais, entouré de vastes métairies, à S.t Georges, dans la riche plaine de S.t Jean ; le bourg de Luserne renfermait plusieurs de leurs opulentes résidences, tandis que les murs garnis de lierre de la plus ancienne de toutes dominaient la vallée entière, du haut du coteau de S.t Michel ; une maison près de la Ville de S.t Jean, sur la colline, porte aussi le nom de Castel. Un autre château, s'élevait sur un éperon de roche au confluent de la

Luserne et du Bial de Rora, et ces puissants seigneurs possédaient, en outre, une maison dans la ville de Rora. Nous n'insistons pas sur les nombreux châteaux qu'ils avaient bâtis dans la plaine du Piémont, sur les deux rives du Pélis, à Bubiane, Fenil, Campillon, Mombron, etc.

Vivant ainsi au milieu de leurs sujets, ces comtes les avaient souvent défendus contre l'Inquisition, que soutenaient les princes de la maison de Savoie. Mais sur les instances réitérées de la duchesse Yolande, qui les avait menacés de son courroux en 1476, ils avaient fini par se tourner, eux aussi, contre leurs protégés pour les forcer à renoncer à l'hérésie.

Il embrassèrent avec tant d'ardeur le parti de la violence et leur oppression s'appesantit si fort que les habitants d'Angrogne, Villar et Bobi s'insurgèrent contre eux, attaquèrent leurs châteaux, sans doute pour délivrer leurs prisonniers, et en livrèrent quelques-uns aux flammes.

Le duc Charles I, qui n'avait alors que 15 ans, envoya au Val Luserne des commissaires, mais ils ne réussirent pas à calmer les esprits ni à rétablir l'ordre. Voyant que l'hiver approchait, il commanda à toutes les communes du Piémont de se préparer à lui envoyer leurs milices, au printemps suivant, pour dompter les rebelles du Val Luserne. « J'ai décidé, écrivait-il, d'extirper l'hérésie jusqu'aux dernières racines. »

Au commencement d'avril 1484, le duc se trouva donc à Pignerol à la tête de 1800 soldats, auxquels s'étaient joints de nombreux volontaires, alléchés par l'espoir du pillage. Il avait aussi amené de la cavalerie et quelques canons.

On remarquait, parmi les chefs de cette troupe, un grand guerrier, tout bardé de fer, que l'on appelait le Nègre ou Noir de Mondovi; un autre, superbe et arrogant, Geoffroi Varaglia, de Busca, dont le fils devait devenir, plus tard, pasteur vaudois dans cette même vallée, et mourir martyr de sa foi; un autre encore, d'une stature extraordinaire, capitaine et prêtre à la fois, d'après la tradition: il s'appelait Sacchet et venait de Polonghera, non loin du confluent du Pô et du Pélis.

Devant cette armée, en partie couverte de fer et sans doute en possession de plusieurs armes à feu, que pouvaient faire les Vaudois ? Ils n'avaient pour armes que des frondes, des arcs et des arbalètes, et leurs corps, revêtus de peaux de bêtes, étaient bien exposés à tous les projectiles de l'ennemi. Ils pourvurent à s'en garantir en se façonnant des cuirasses et des boucliers en écorce d'arbres.

Reconnaissant d'ailleurs de ne pas pouvoir résister, en pays plat, à la cavalerie et à l'artillerie, ils établirent leur ligne de défense sur le haut de la riante colline de S. Jean, vers les confins d'Angrogne. Ils avaient placé des corps de garde à Castelus et aux Sonnaillettes, mais ce fut surtout contre celui de Roccia Manéoud que se porta l'effort de l'ennemi.

En effet, cet obstacle vaincu, il était maître du plateau qui s'étend jusqu'à Pra-suit et où se concentrait alors la plus grande partie de la population d'Angrogne. L'importance de cette position ressort aussi du fait qu'elle fut chaudement disputée dans toutes les guerres postérieures.

Roccia Manéoud, jadis Roccia d'Ormenaud, est le nom d'un groupe de rochers qui couronnent de leur masse noire les côtés du promontoire hardi que la colline d'Angrogne projette sur la *costière* de Saint Jean, entre les Sonnaillettes et les Malan.

Derrière ce rempart naturel s'étend le joli plateau triangulaire sur lequel se sont réunies, en 1857 et en 1896, ces belles assemblées du Quinze-Août où l'on bénit Dieu de ce qu'Il nous accorde des temps meilleurs que ceux qu'ont connus nos pères.

C'est là qu'à l'ombre des châtaigniers séculaires se tenaient les invalides, vieillards et enfants, pendant que les femmes et les jeunes garçons s'apprétaient à refournir de projectiles les combattants et à recueillir les blessés. Les hommes dans la force de l'âge, debout au bord du plateau, scrutaient de l'œil le vaste horizon qui s'étendait à leurs pieds. Mais si leurs regards se portaient parfois sur les

riches cités de la plaine, ils revenaient bientôt à cette pente escarpée d'où devait apparaître l'ennemi.

Ils ne tardèrent pas à le voir se dérouler en longues bandes sur les étroits sentiers qui serpentent entre les vignes de Saint-Jean, et leurs armes brillaient sous les rayons du soleil printanier. À cet aspect, les braves montagnards fourbissaient leurs armes et occupaient les postes qui leur étaient assignés.

Avaient-ils un chef? Quel était-il? Nous l'ignorons. Mais la pensée que de leur valeur dépendait la vie de leurs familles, là présentes, était bien de nature à leur inspirer un courage de lion.

Aux approches des rochers, les soldats du duc se partagent pour attaquer la position des deux côtés à la fois: les uns rampent à droite dans le vallon boisé qui descend au Castel, tandis que les autres, à découvert, avancent de front.

Les arbalétriers, archers et frondeurs vaudois font de leur mieux pour les frapper. Quelques-uns tombent sous les coups de ces francs-tireurs; mais ils sont légion, ils avancent sans trêve et, animés par un chef intrépide, ils se lancent hardiment dans les étroits couloirs qui se dissimulent entre les roches.

Le combat s'engage, acharné, corps à corps; la bravoure des défenseurs tient en échec le nombre des assaillants. Ils savent que, s'ils cèdent, la soldatesque se ruera sur leurs bien-aimés et, après leur avoir infligé les pires outrages et les plus effroyables tortures, massacrera tout sans égard à l'âge ni au sexe. Leurs boucliers sont tellement chargés de flèches, décochées par l'ennemi, qu'ils doivent les frotter aux arbres et aux roches pour se débarrasser de ce poids encombrant. Plusieurs femmes aussi prennent courageusement une part active à la lutte.

Mais plus d'un déjà est tombé, blessé ou mort, entre les bras des siens, laissant ouvert un passage, sans que personne ait pu prendre sa place, et les soldats grimpent

entre les roches, à trois, à quatre, pour atteindre le bord du plateau.

Les voilà enfin! Et déjà ils aperçoivent la foule éplorée qui, dans une angoisse inexprimable, s'écrie, en levant les bras au ciel: « *O Dieu! aide-nous.* » Oui, c'est lorsque l'homme a cessé de se confier en sa force que Dieu se plaît à intervenir pour délivrer ses fidèles de la main du méchant.

Le Nègre, imitant le ton plaintif de la supplication de ces infortunés, y répond par ce sarcasme cruel: « *I miei, i miei faranno la passata* », c'est à dire: Mes soldats vont vous sonner, eux, le glas funèbre.

En prononçant ces mots, soit à cause de la chaleur, soit pour montrer qu'il ne craignait pas des ennemis aussi mal armés, il soulève sa visière. Mais, au même instant, un jeune homme d'Angrogne, Peiret Revel, affronte ce héros, ajuste son coup et le frappe au front. Le Nègre roule au bas des rochers et expire peu d'instant après.

Lorsque Goliath, tout bardé de fer, eut le front fracassé par la fronde d'un jeune berger, on vit les Philistins perdre à l'instant toute leur arrogance et leur bravoure et se donner honteusement à la fuite.

De même, la chute de leur champion sous les coups d'un adversaire, que le diminutif attaché à son nom (*Peiret*) représente comme bas de stature ou jeune encore, enlève aux assaillants autant de courage qu'elle en rend aux Vaudois.

Ils plient, tournent le dos et s'enfuient en désordre par la pente escarpée et entrecoupée de murs, de vignes, de cloisons, où, égarés par la peur, ils sont facilement atteints par les poursuivants.

Lorsque les vainqueurs, ayant éloigné tout danger, remontèrent vers Roccia Manéoud, ils purent entendre s'élever au ciel l'hymne de la reconnaissance, chanté par leurs pères, leurs épouses et leurs enfants, sauvés d'un carnage imminent.

Né pouvant gagner Angrogne de ce côté-là, les ennemis

décidèrent de remonter le vallon le long du torrent jusqu'au Pradutour, d'où il leur serait facile de se déverser sur les hameaux inférieurs.

Ce dernier refuge des Vaudois est défendu par le colossal bastion naturel de la Rochaille, qui, partant du Cervin et du Bagnôou, descend d'abîme en abîme jusqu'au pont de Barfé où il tombe à pic dans le torrent.

Les Vaudois, pris au dépourvu, ou bien écrasés par le nombre, reculent précipitamment jusqu'à la Rochaille et voient avec effroi les troupes atteindre le défilé, que De Amicis a appelé les Thermopyles Vaudoises.

Le capitaine Sacchet, voyant les femmes qui criaient à Dieu pour avoir du secours, se prit à se moquer d'elles. Deux Vaudois, père et fils, ce dernier boiteux, l'observaient, dissimulés parmi les buissons des Enversegn, de l'autre côté de l'étroit vallon.

— Je tire, dit le fils.

— Garde-t-en bien, répond le père. Nous avons passé inaperçus jusqu'ici ; mais malheur à nous si nous révélons notre présence. Comment, moi âgé et toi boiteux, échapperions-nous à ces furieux ?

— Je tire, répète le fils et, sans plus attendre, il décoche, à coup sûr, un vireton d'arbalète et frappe Sacchet. Le capitaine roule dans l'Angrogne, dont le courant le jette, par une pittoresque cascade, dans le gouffre profond que l'on appelle encore aujourd'hui *Toumpi Sacchet*. On raconte que son tricorne de prêtre, devenu le jouet d'un moulinet, pirouetta longtemps sur la surface de l'eau.

Le brouillard, envahissant ce vallon riche en eaux, vient en même temps envelopper les soldats qui, ne connaissant pas les lieux, ne savent plus où ils vont. Ils ne discernent plus leurs chefs, ils ne se voient plus même l'un l'autre ; chacun se sent seul, et ce sentiment d'isolement est accru par l'aspect sinistre qu'un épais brouillard prête à chaque rocher, à chaque arbre. Là-bas, l'Angrogne roule ses flots écumeux avec un fracas assourdissant.

Les Angrogains, au contraire, profitent de ce voile qui aveugle l'ennemi mais qui ne les étonne nullement, eux. Quittant les rochers derrière lesquels ils s'abritaient, ils approchent et frappent à bout portant tous ceux qu'ils peuvent atteindre. Ces coups, venant d'un adversaire invisible, font perdre aux envahisseurs tout sang-froid. Une terreur panique s'empare d'eux ; ne sachant plus de quel côté se trouve l'issue de la vallée, ils se jettent dans la direction du torrent qui leur servira de guide. Mais les prés et les rochers sont devenus glissants, et plusieurs trouvent leur tombeau dans les flots bleus de l'Angrogne.

En quittant la Tour, les soldats avaient annoncé aux habitants que, dans quelques heures, ils verraient ce torrent couler tout rouge de sang. Ceux-ci, pressés sur leur rustique pont en bois, se félicitaient déjà de l'heureux succès de l'entreprise lorsqu'ils virent arriver les premiers fuyards, qui leur apprirent que le sang, qui rougissait l'Angrogne, était celui des agresseurs et non celui des persécutés.

Après la bataille, les Vaudois tirèrent à sec le cadavre de Sacchet ; ils l'ensevelirent sur la route qui domine le *Toumpi* et gravèrent des croix sur la pierre, à la hauteur de sa tête et de ses pieds, pour marquer sa taille extraordinaire.

Les habitants d'Angrogne durent soutenir plusieurs autres assauts, dont ils sortirent toujours victorieux, réussissant parfois même à repousser les troupes jusqu'à Luserne. En dépit de leurs efforts réitérés, les ducaux ne purent jamais pénétrer dans le Pradutour. Pour se venger de cet échec, ils saccagèrent et brûlèrent toute la partie basse du vallon, se plaisant à répandre par terre et à couvrir d'immondices la farine et les autres denrées qu'ils ne pouvaient emporter.

Il y eut sans doute aussi maint combat au Villar et à Bobi, bien que les traditions locales n'en disent rien, puisque, pendant toute une année, le duc fut obligé de demander, à plusieurs reprises, aux communes piémontaises de lui fournir de nouveaux hommes pour remplacer ceux qui avaient succombé.

Enfin, fatigué de cette lutte ruineuse et coûteuse, convaincu d'ailleurs que les Vaudois ne cherchaient qu'à vivre en paix si on leur permettait de professer librement leurs croyances, Charles I décida de traiter avec eux, quoiqu'il en coûtât à sa dignité de souverain de prendre les devants vis-à-vis de ceux qu'il appelait naguère des rebelles.

Il envoya un évêque à Angrogne, et les députés de la vallée se réunirent au hameau de Pra-suit. La loyauté des Vaudois envers leurs souverains, et leur désir de vivre en paix avec tout le monde, selon le précepte apostolique, les amena vite à s'accorder. On décida qu'ils enverraient douze des leurs pour implorer la clémence du duc, en lui portant une somme d'argent.

Charles I les accueillit gracieusement dans son château de Pignerol, leur dit qu'on les avait accusés de plusieurs crimes dont il les voyait innocents, et leur promit de ne plus les inquiéter pour leur religion.

Il leur apprit aussi qu'on avait voulu lui faire accroire qu'ils n'étaient pas faits comme les autres hommes, qu'ils avaient des cornes au front, et quatre *grisses* de dents velues. Il se fit ensuite apporter des enfants et, les trouvant très beaux et bien faits, il s'indigna contre les calomnieux, et exprima du regret de leur avoir fait la guerre. Ainsi la droiture du jeune souverain réduisit à néant cette stupide croyance qui, les prêtres aidant, n'a pas encore entièrement cessé de circuler en Piémont.

Mais si les Vaudois n'eurent plus rien à craindre, pour lors, de la part des ducs de Savoie, le Pape Innocent VIII sut leur créer d'autres ennemis. En 1487, il lança contre eux une croisade, comme on en faisait, deux siècles auparavant, contre les Sarrasins et les Turcs. Il en confia la direction à l'archidiacre Albert Cattanée, lui donnant tous les pouvoirs que le soi-disant vicaire de Dieu s'attribue sur toute créature, pour cette vie et pour celle qui est à venir.

La région vaudoise appartenait alors à trois souverains différents. Les vallées de Luserne, de Pérouse et de Saint Martin dépendaient du duc de Savoie, les Vaudois de Paesana obéissaient au marquis de Saluces, et ceux des vallées de Pragela, de Vallouise et de Freissinière étaient sujets du roi de France.

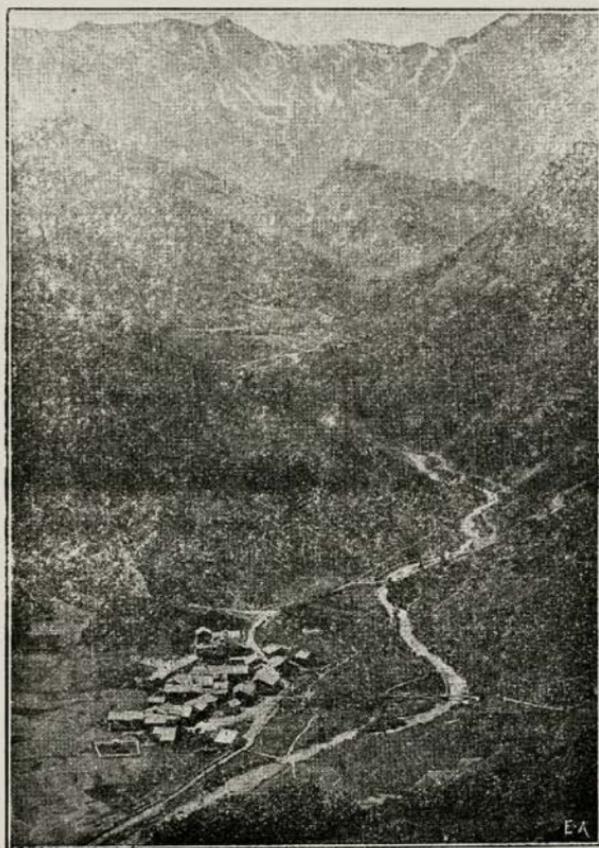
Les deux premiers défendirent au sanguinaire ministre de l'Eglise romaine de rien entreprendre dans leurs Etats, qui étaient d'ailleurs troublés par la guerre. Les bandits, qui s'étaient croisés avec la promesse des dépouilles des victimes, du pardon des péchés, et du paradis au cas où ils succomberaient en combattant contre les hérétiques, se ruèrent alors sur les Vaudois français. Au printemps de 1488, des scènes d'horreur se passèrent à la Tronchée, au Fraïsse, à Mentoules en Val Pragela, à la Balme Chapelue en Vallouise, et à Freissinière.

Pendant que Cattannée était à Cesanne, au pied du Mont Genève et du Col de Sestrières, pour veiller à l'exécution des Vaudois de Pragela, 700 hommes de sa troupe lui promirent de le rendre maître du Val Saint Martin. Ils gravirent le Col la Longio (h' 2812 mètres) et par la Couc-ciëtto descendirent comme un torrent sur les Pommiers, le premier hameau de Pral qu'ils trouvèrent sur leur route. Les habitants eurent à peine le temps de s'enfuir dans le bois qui s'étend derrière les maisons du Jourdan, au confluent de la Germanasque et du Riou.

Les pillards, se croyant maîtres du pays, se mirent à faire bombance avec toutes les provisions qu'ils trouvèrent dans les maisons abandonnées. Pendant ce temps, les villageois, grossis par les Pralins du reste du vallon, venaient armés comme ils purent, attaquer ces soldats de la croix. Les trouvant la plupart alourdis par le vin et la bonne chère, il leur fut facile de les exterminer.

Le porte-drapeau avait pu échapper. Il trouva une cachette sous les restes de l'avalanche, qui roule chaque année dans le vallon du Bachasset, formant jusqu'à tard dans

l'été un portique que l'eau creuse par dessous. Après quelques jours il en sortit, à demi-mort de faim et de froid, pour implorer la miséricorde de ceux qu'il avait voulu égorger.



Vallon de Pral.

« Les Pralins, raconte le pasteur Gilles dans sa belle histoire des Vaudois, un peu refroidis, le laissèrent aller en santé porter les nouvelles de la totale défaite de ses compagnons. »

*
**

C'est sur ce trait que se ferme, pour ce qui regarde nos vallées, l'histoire du Moyen âge.

Les Vaudois étaient sortis vainqueurs de ces luttes sanglantes. Cependant le clergé obtint qu'ils ne pussent trafiquer dans les Etats du duc sans porter une attestation écrite de leur curé. Aussi ceux qui s'adonnaient au commerce se laissèrent-ils aller, pour obtenir cette attestation, à participer quelque fois à la messe. Ils croyaient racheter cette infidélité en murmurant à part soi, lorsqu'ils entraient dans les églises romaines : « Caverne de brigands, Dieu te confonde. » Ils continuaient, d'ailleurs, à se rendre en secret aux prêches des Barbes, s'excusant sur le malheur des temps, lorsque ceux-ci leur reprochaient leur dissimulation.

Il fallait le souffle puissant de la Réformation, qui remua toute l'Europe peu d'années plus tard, pour éclairer nos pères de la lumière plus pure de l'Évangile et les encourager à poursuivre fidèlement leur combat séculaire pour la vérité. C'est ce que nous aurons le plaisir de vous raconter une autre fois, s'il plaît à Dieu.

J. J.





IMPRIMERIE ALPINE
TORRE FELLICE